

L'Abuille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO. LIMITED.

Marque: 322 rue de Gravelle, Entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PREVENIR ANCIENS DE DEMANDES, VENEZ ET LOCATION, ETC., QUI S'OFFRENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTES LA LIGNE, VOIR NOTRE ACTE PAGE.

TEMPERATURE

Du 22 mai 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 532 rue Canal, N.-O. Lnc.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade, showing temperature conversions for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

LA NAVIGATION INTERIEURE.

L'arrivée dans notre ville de la commission dite des Voies de Navigation Interieure, commission instituée par le président Roosevelt pour étudier les cours d'eau naturels, les moyens de les améliorer et la construction de canaux permettant de les utiliser d'une manière plus ample et plus complète, est un événement dont l'importance n'échappera à l'appréciation de personne.

Du rapport que fera cette commission dépendront dans une grande mesure les recommandations que le président Roosevelt fera au congrès dans son message annuel, au commencement du mois de décembre prochain, et, conséquemment, le montant des crédits qui seront accordés pour les travaux reconnus nécessaires.

Le voyage que vient d'accomplir les membres de la commission sur le Mississippi en outre l'avantage de leur avoir fait connaître les immenses ressources qu'il offre à la navigation, les facilités incomparables qui y trouvent le trafic, l'essor qu'il peut donner par une exploitation systématique et pratique au développement des riches territoires qui s'étendent sur ses rives.

Et pour s'informer d'avantage pour se rendre compte plus exactement encore du parti qu'on peut tirer du grand fleuve qui traverse l'Union Américaine du nord au sud, la commission fera l'automne prochain à l'époque des basses eaux, un second voyage de Saint Louis à Memphis, et probablement à la Nouvelle-Orléans, et cette fois le président Roosevelt l'accompagnera.

Le voyage que la commission achève en ce moment, celui qu'elle entreprendra dans quelques mois et la présence du premier magistrat du pays sont des preuves éclatantes de l'importance qu'on attache dès aujourd'hui dans les hautes sphères gouvernementales à la navigation intérieure et au prodigieux avenir qui lui est réservé.

Le rapport de la commission dont les membres sont nos hôtes ne sera rédigé et rendu public que dans quelques semaines, mais il est permis de croire qu'il sera aussi favorable que peuvent le désirer les populations de la vallée du Mississippi, et en particulier celle de la Nouvelle-Orléans. Notre port a d'ailleurs produit une excellente impres-

sion sur les visiteurs. Il n'est pas besoin d'autre preuve que la déclaration de M. O. J. Blanchard, statisticien de la commission, qui a dit entre autres choses: "La Nouvelle-Orléans est la seule ville riveraine qui possède l'avantage de bons entrepôts et les facilités de débarquement requises."

Les membres de la commission ont dû, en effet, après avoir constaté l'abandon dans lequel sont laissés les ports en amont, y compris St-Louis et Memphis, être frappés de la commodité de nos quais et des vastes entrepôts qui y sont déjà construits, et nul doute qu'ils ne prennent en considération les efforts de notre population pour faire de notre port l'un des premiers du monde.

Elle n'a qu'à les continuer, et le concours du gouvernement lui viendra empressé et généreux.

La vieillesse d'une cantatrice.

Si des disparitions, en pleine renommée, comme celle du docteur Polior, dont a parlé l'ABEILLE, semblent particulièrement tristes, il y a des tristesses aussi dans les longues existences noires et qui surviennent à cette gloire. Le nom de Marie Sasse représente des triomphes lyriques, des grandes soirées de l'Opéra; il n'est pas oublié, il est inscrit dans le livre d'or des cantatrices fameuses. Mais celle qui le porte est aujourd'hui septuagénaire, dans une sorte de détresse, et c'est à l'occasion d'une représentation organisée à Paris à son bénéfice que ce nom est rappelé.

Marie Sasse! La première représentation de "L'Africain", les ovations, le plaisant débat, attestant sa popularité, ouvert pour savoir si on pouvait dire de sa voix, d'une sonorité magnifique, qu'elle était d'or, de bronze ou de velours, une carrière éclatante... Au demeurant, chez la fongueuse et dramatique artiste qui, venue de Bruxelles, avait d'abord commencé, comme Agar, par chanter au café du Géant, le caractère le plus gai, la plus franche belle humeur... Puis, un jour, cette voix, qui n'avait jamais connu la fatigue, se brisant, pourtant, et la vie devenant peu à peu difficile; des leçons suivies, d'abord puis, avec la montée des générations nouvelles, l'oubli, le douloureux oubli de la femme, malgré l'auréole de la légende de l'artiste.

Marie Sasse! Et voici que s'évoque une représentation de gala à laquelle elle prit la part principale, car il fallait montrer aux hôtes de la France des étoiles de première grandeur... Une estrade, recouverte de velours rayé d'or, occupe le fond de la salle de l'Opéra. Sur cette estrade se place, à côté de l'empereur et de l'impératrice, un souverain déjà âgé, dans un uniforme sévère... La cantatrice se dépeint avec tant d'ardeur, qu'il donne le signal des applaudissements... Un est en 1867, et ce souverain, c'est le roi de Prusse, fêté, acclamé-qui, trois ans plus tard, reviendra à Paris, mais dans quelles autres circonstances!

Plus heureuse, en son hôtel voisin du Bois, est la doyenne des artistes de l'Opéra — la doyenne, sans doute, de tous les artistes — qui porte allègrement ses quatre-vingt-dix ans, avec d'assez bons yeux encore pour se plaire à de menus ouvrages de broderie — celle qui fut incomparable danseuse, la Cerrito,

la contemporaine des Tagliolini et des Fanny Essler, celle qu'on avait surnommée "la quatrième Grâce".

Le théâtre est souvent une école de longévité. En sa merveilleuse vieillesse, la destinée permet à la Cerrito, qui, à Paris, dans le grand théâtre de l'Opéra, sous Louis Philippe, de voir, de ses fenêtres, passer les arrière-petits-fils de ceux dont elle fut applaudie, au temps où les dards portaient la cravate à triple tour, lorgnaient avec un monocle carré et arboraient un volamineux toupet, couronnant leur coiffure "en coup de vent"....

Reliques Napoléoniennes.

L'impératrice Eugénie, dont chacun connaît le culte respectueux pour la mémoire de l'empereur Napoléon Ier, vient de gagner un important procès.

Par jugement du tribunal civil de la Seine, elle obtient le droit de réclamer à l'administration des domaines la restitution de tous les objets ayant, à titre privé, appartenu à l'Empereur.

Ainsi vont revenir à l'Impératrice: 7 objets actuellement au palais de l'Élysée: 53 au palais de Fontainebleau, dont un livre donné par le Pape; 29 au palais de Compiègne; 3 au palais de Fontainebleau et de Trianon; 4 au musée du Louvre; enfin, du musée des souverains, quantité de souvenirs, dont: la redingote grise de l'Empereur, le chapeau dont il se servit pendant la campagne de 1814, le mors du cheval qu'il montait à Waterloo, la cocarde tricolore qu'il portait à son chapeau le jour des adieux de Fontainebleau, le chapeau qu'il portait à Sainte-Hélène, sa canne, le banc où il s'assoyait à Sainte-Hélène, un de ses sabres et son épée de cérémonie, la poignée d'un sabre d'honneur offert au général Bonaparte à son retour d'Égypte, ses dépouilles de l'ennemi ramassées sur le champ de bataille des Pyramides, enfin des objets moins personnels à l'Empereur, comme la cassette de Saint Louis provenant de l'abbaye de Lys, et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit porté par Louis XVI.

D'après les dons précédemment faits par l'impératrice Eugénie, il est permis de penser que, tôt ou tard, une bonne partie au moins de ces souvenirs seront réunis soit à la Malmaison soit en quelque autre musée.

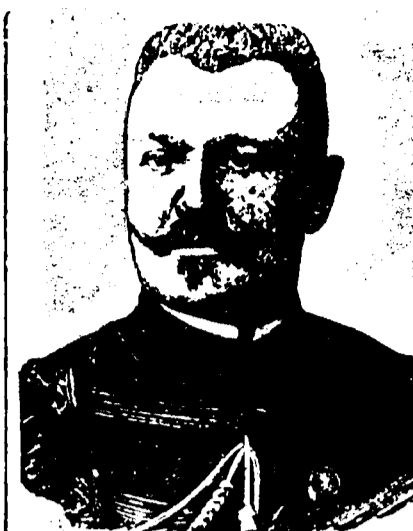
Une Douzaine d'Éléphants

Il vient d'arriver à Nogent-sur-Maine une douzaine d'éléphants, envoyés par le gouvernement de l'Inde française, et qui obtiennent certainement un vif succès de curiosité à l'Exposition coloniale qui s'ouvrira dans quelques jours.

Ce sont, en effet, des éléphants tobaganais. Ils manifestent, paraît-il, un goût très vif — qu'on a dû leur inculquer — pour ce genre d'exercice, et on les verra, laissant glisser leur corps énorme sur la piste, choir très décemment dans un petit bassin dont l'eau amortira le choc.

Ils ne cultivent pas seulement des arts d'agrément, mais savent aussi se rendre utiles — comme tous les éléphants hindous — en transportant, à l'endroit indiqué, des poutres et des madriers et en les emplantant avec une régularité géométrique.

Les mânes de feu Saïd vont être jaloux!



OPINION Du général Brugère sur l'"Iéna".

L'"Echo de Paris" publie une interview du général Brugère sur l'explosion de l'"Iéna". L'opinion de l'ex-généralisme des forces françaises de terre est précieuse en la circonstance, car durant les années pendant lesquelles il a occupé le commandement supérieur, il a été renseigné sur tous les faits concernant la défense nationale, il a connu les accidents attribués à la poudre B aussi bien à terre qu'à la mer; il a pu aussi se rendre compte de l'esprit des troupes de toutes armes.

Il a été demandé au général s'il croyait que la catastrophe de l'"Iéna" peut être attribuée à la malveillance.

On parle, en l'espèce, de malveillance, répond le général Brugère. Convenons que c'est peut-être un bien gros mot. Et cependant, en face du récent incendie de l'arsenal de Toulon, toutes les hypothèses sont permises. En tout cas, s'il n'y a pas eu malveillance pour l'"Iéna", il y a eu sans doute imprudence, négligence ou manque de surveillance. Dans la manipulation des obus et des poudres, le moindre oubli des précautions prescrites peut amener les pires catastrophes.

Or il est triste, il est regrettable de l'avouer: depuis cinq ou six ans, dans la marine comme dans l'armée, la discipline s'est beaucoup relâchée. Un grand nombre d'officiers et de gradés sont découragés, et lorsqu'une faute est commise, plusieurs cherchent maintenant à la dissimuler et n'osent pas punir les coupables. Voilà la vérité!

Il est facile de dire que pour l'"Iéna", c'est la décomposition spontanée de la poudre qui a provoqué l'explosion. Cette explication a évidemment l'avantage d'être très élastique, de ne compromettre personne et de mettre à couvert la responsabilité de tout le monde. Scientifiquement, cependant, elle est insuffisante. La poudre est coupable, c'est bien dit. Mais il faut le prouver!

Il convient de faire remarquer que l'opinion du général est sensiblement la même que celle exprimée par un envoyé spécial à Toulon à l'occasion de la catastrophe. Ce dernier, en effet, écrivait qu'il y avait lieu de rechercher s'il n'y avait pas eu intervention humaine, soit par action, soit par omission, c'est-à-dire par malveillance ou négligence. Le général Brugère, s'il admet la possibilité de la décomposition des poudres sous l'influence de la chaleur, est toutefois d'avis qu'il faut pour leur déflagration une cause extérieure: imprudence ou négligence quelconque.

Ces poudres sont assez "stables", dit-il, pour n'être cause d'aucun danger. Et il serait absurde, par exemple, de prétendre

que tous nos magasins à poudres ou toutes les soutes de nos bateaux vont sauter, en de ces jours, parce que la température ambiante dépassera 30, 40 ou même 50°. Nos marins ne vivent pas sur un volcan, comme on le dit aujourd'hui.

J'ajouterai que lorsque les poudres commencent à se décomposer, elles dégagent des vapeurs nitreuses, très caractéristiques. Ce sont là des indices, une sorte de "garde-à-vous" dont il est impossible de ne pas tenir compte, à moins de vouloir ignorer délibérément le péril.

Tenez pour certain que lorsque surviennent une série d'accidents comme ceux que nous avons récemment déplorés, ce ne sont pas toujours les engins qui se trouvent en faute, mais plutôt ceux qui en ont la manipulation et la garde.

On peut sûrement perfectionner la fabrication des poudres nouvelles, découvrir leurs inconvénients et y parer. Mais, jusqu'ici, il es nous ont rendu de grands services; grâce à leur puissance, on a pu augmenter la vitesse initiale des projectiles et la porter à 600 mètres à la seconde.

Le général Brugère exprime l'avis que pour mieux assurer la conservation et l'amélioration des poudres, des expériences s'imposent, et il cite divers essais qui ont été faits de ces poudres, notamment à propos de la réglementation du transport des munitions de chasse.

Ces expériences, conclut-il, auront un autre avantage: celui de rassurer pleinement nos artilleurs de terre et de mer, qui, du reste, peuvent dormir tranquilles, à condition de faire tout leur devoir. Ils ont entre leurs mains des engins redoutables, c'est vrai. Mais si chacun d'eux observe les précautions prescrites par les règlements, si chacun est discipliné en un mot, car, dans l'espèce, discipline veut dire aussi sécurité, les sinistres deviendront de plus en plus rares.

L'entente franco-japonaise.

Commentant la convention franco-japonaise, l'"Extrablatt" de Vienne écrit:

Si le Japon a signé des conventions avec l'Angleterre, la Russie et la France, il n'est pas impossible qu'il en signe une avec l'Allemagne. Le but du Japon est d'avoir les mains libres du côté des Etats-Unis. Aussi la convention franco-japonaise causera-t-elle une impression désagréable à Washington.

L'éventualité d'une convention avec l'Allemagne ne paraît cependant pas probable, puisque cette puissance n'a pas de possessions asiatiques; Kiaou-Tchéou n'est pas une colonie allemande, mais simplement un territoire chinois pris à bail par l'Allemagne.

Quant à l'impression désagréable produite à Washington, elle n'existe que dans les imaginations allemandes, et il en est de même pour la Russie que l'"Eclair" de Toulon à l'occasion de la catastrophe. Ce dernier, en effet, écrivait qu'il y avait lieu de rechercher s'il n'y avait pas eu intervention humaine, soit par action, soit par omission, c'est-à-dire par malveillance ou négligence. Le général Brugère, s'il admet la possibilité de la décomposition des poudres sous l'influence de la chaleur, est toutefois d'avis qu'il faut pour leur déflagration une cause extérieure: imprudence ou négligence quelconque.

Ces poudres sont assez "stables", dit-il, pour n'être cause d'aucun danger. Et il serait absurde, par exemple, de prétendre

que tous nos magasins à poudres ou toutes les soutes de nos bateaux vont sauter, en de ces jours, parce que la température ambiante dépassera 30, 40 ou même 50°. Nos marins ne vivent pas sur un volcan, comme on le dit aujourd'hui.

J'ajouterai que lorsque les poudres commencent à se décomposer, elles dégagent des vapeurs nitreuses, très caractéristiques. Ce sont là des indices, une sorte de "garde-à-vous" dont il est impossible de ne pas tenir compte, à moins de vouloir ignorer délibérément le péril.

Tenez pour certain que lorsque surviennent une série d'accidents comme ceux que nous avons récemment déplorés, ce ne sont pas toujours les engins qui se trouvent en faute, mais plutôt ceux qui en ont la manipulation et la garde.

On peut sûrement perfectionner la fabrication des poudres nouvelles, découvrir leurs inconvénients et y parer. Mais, jusqu'ici, il es nous ont rendu de grands services; grâce à leur puissance, on a pu augmenter la vitesse initiale des projectiles et la porter à 600 mètres à la seconde.

Le général Brugère exprime l'avis que pour mieux assurer la conservation et l'amélioration des poudres, des expériences s'imposent, et il cite divers essais qui ont été faits de ces poudres, notamment à propos de la réglementation du transport des munitions de chasse.

Ces expériences, conclut-il, auront un autre avantage: celui de rassurer pleinement nos artilleurs de terre et de mer, qui, du reste, peuvent dormir tranquilles, à condition de faire tout leur devoir. Ils ont entre leurs mains des engins redoutables, c'est vrai. Mais si chacun d'eux observe les précautions prescrites par les règlements, si chacun est discipliné en un mot, car, dans l'espèce, discipline veut dire aussi sécurité, les sinistres deviendront de plus en plus rares.

Il est permis d'espérer que l'accord entre la France et le Japon conduira à l'établissement de relations plus amicales entre les deux adversaires d'hier. La correction avec laquelle le traité de Portsmouth est observé et la façon dont les questions secondaires sont réglées justifient les croyances que des sentiments plus cordiaux existent entre la Russie et le Japon.

D'un autre côté, il est difficile de voir quel ombrage une pais sance ayant des intérêts commerciaux en Extrême-Orient peut prendre de la disparition de l'incertitude et du manque de sincérité qui devaient nécessairement subsister aussi longtemps que les motifs de la rivalité n'auraient pas été détruits. Nous sommes donc quelque peu surpris de voir que la presse allemande considère ce nouvel accord comme un nouveau calcul machiavélique ayant pour but d'isoler l'Allemagne et d'aggraver sa situation en Extrême-Orient.

Le "Daily News" émet l'opinion que l'entente franco-japonaise est de la première importance. Il déclare qu'il serait désirable à tous les points de vue, que l'accord avec la France fût étendu à toutes les grandes puissances ayant des intérêts dans le Pacifique et que la situation présente fût prise comme base pour établir une paix durable.

Ce serait là, dit-il, la vraie voie vers le désarmement. On croit à Tokio que l'un des principaux objets de l'entente franco-japonaise est de faciliter l'introduction des capitaux français en Extrême-Orient.

Une belle Recette.

La recette de la première représentation de "Salomé" à Paris, ces jours derniers — à laquelle le président, dans la grande loge centrale, la grande duchesse Wladimir, la comtesse Greffulhe et le grand-duc Paul — a atteint le chiffre énorme de 40,277 fr. C'est, on le pense bien, le record de l'année.

Pour que ce chiffre ait toute sa signification, il convient d'ajouter que quatre rangs de fauteuils ont dû être supprimés au Châtelet afin de permettre de placer l'orchestre, et que sans les servitudes municipales, on eût atteint 46 000 francs.

Il y a à l'heure actuelle 120 000 francs de location.

La salle, d'une extrême élégance, a acclamé M. Richard Strauss et les interprètes. La nouvelle répandue dans les coulisses que M. Briand, ministre de l'Instruction publique, allait soumettre à M. le Président de la République un décret nommant l'auteur de "Salomé" chevalier de la Légion d'honneur, était accueillie avec la plus vive satisfaction.

Fête Littéraire et Artistique.

La fête annuelle de l'Athénée Louisianais, on le sait, aura lieu demain soir, dans la salle de l'Union Française; en voici le programme:

- 1-Allocation... M. le Prof. Alcée Fortier, Président.
2-Duo, "Aida"..... Verdi
Mmes Harry Bisset et Véronique Dejeux, accompagnées par Mlle Nilda Sougeron.
3-Vieille Chanson..... Bizet
M. Alfred F. Théard, accompagné par Mlle Marie Théard.
4-Rapport du Comité d'Examen et Causerie... M. Bussière Rouen
5-Airs des Roses, "Ariane", Massenet, Mme Véran Dejeux, accompagnée par M. Véran Dejeux.
6-Scherzo..... Chopin.
Mlle Marie Théard.
7-Air du "Cid"..... Massenet.
Mme Harry Bisset, accompagnée par Mlle Nilda Sougeron.
8-Conférence, M. Véran Dejeux.
9-Airs des Bijoux, "Faust"..... Gounod.
Mlle Mathilde Bruguère, accompagnée par Mlle Anita Boulogny.
10-Chœur, "Le Roi l'a dit"..... Léo Délibes.
Chanté par Mmes Mathilde Charbonnet, Fernand J. Geipi et Dupuy-Lee Harrison, Mmes Carliotta Bonaccare, Laure Carrière, Louise de Lassus, Camille Gilbert, Marie Hoa Le Blanc, Adélaïde Le Gardeur, Aurélie Moreno, Marcelle Peyrat, Estelle Pitor, Désirée Roman, Lydia Sarry, Eugénie Sorin, Nilda Sougeron.
M. F. Borgemestre, Henri Desmoules, Georges Peyrat et Alfred F. Théard.
Accompagnement par Mlle Anita Boulogny.

COMITÉ DE RECEPTION.

M. Paul Villier, président; George Baudouin, Victor L. Colomb, Charles Labranche, Alfred Malchard, Louis Pauché, Victor Bernard, Vivian Geipi, Rixford J. Lincoln, Léopold Noblomb, Fernand F. Teissier.

WEST END.

A la fin de la journée les trains de West End sont foulés, et dès le début de la saison la vogue du Lac est déjà plus grande qu'à toute autre époque antérieure. D'ailleurs les quatre numéros du vaudeville sont très intéressants et bien exécutés et le concert est toujours composé de morceaux choisis.

WHITE CITY.

La très bonne représentation de "The Telephone Girl" qu'a donnée hier soir la troupe Olympia avait attiré beaucoup de monde à la White City. Cette comédie musicale est très populaire, tout comme ses interprètes. Lottie Kendall a été très applaudie.

Arrivées de la reine d'Angleterre à Rome.

Rome, 22 mai.—La reine Alexandra d'Angleterre et la princesse Victoria sont arrivées aujourd'hui à Rome venant de Naples.

La reine et la princesse partiront ce soir pour Londres, via Paris. Le voyage de la reine Alexandra dans la Méditerranée a été brusquement interrompu par suite de l'état de santé de la princesse Victoria qui est atteinte d'anémie.

La grève des employés de tramways à Birmingham.

Birmingham, Ala., 21 mai.—Il s'est produit une légère amélioration aujourd'hui dans la situation créée par la grève des employés de tramways. Cinquante cars montés par des employés n'appartenant pas à l'Union, ont été mis en service. Il n'y a pas eu de désordres et l'on espère que le service régulier sera complètement rétabli dans 2 ou 3 jours.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

No. 196 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

AND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

VIII

LE REFUGE.

(Suite.)

— Marion prononce amèrement: — Vous ne pouvez pas vous

faire une idée de ce qu'elle est, madame la duchesse... Il semblerait qu'elle a vieilli de quel que chose comme dix ans, depuis ces deux jours!...

— Cela ne l'empêchait pas d'être délicieusement folle... Et, devant Marion toute surprise, la duchesse mettait un baiser au front de la malade endormie.

— Depuis combien de temps repose-t-elle? — Un quart d'heure peut-être, madame la duchesse... Ah! si elle pouvait être sage cette nuit!... L'autre nuit, elle n'a pas cessé de délirer... C'était effrayant... — N'a-t-on pas prévenu sa famille? — Elle n'était pas très bien avec sa sœur, madame la duchesse. Et, s'il n'y a pas nécessité absolue de la faire venir?... Qu'aurait-on se figurer chez elle? On l'y aime bien; mais on n'est jamais indulgent aux jeunes filles qui s'en vont de la maison... C'est que l'on y connaît les dangers... dont elles se doutent à peine... — Hélas! murmura Marion en baissant la tête. La duchesse, après avoir longuement contemplé Frinette, passa ses mains sous les draps, fâta le corps, demanda la feuille où était notée la courbe de la fièvre, se rendit compte des moindres détails de la maladie. Pais, ayant quitté son cha-

peau, elle pria qu'on téléphoneât chez elle qu'elle ne rentrerait pas de cette nuit.

Et tandis qu'elle revenait vers le lit, Marion balbutiait: — Mais... mais ce n'est pas possible que vous soyez bonne à ce point, madame!

— Chut! fit la duchesse en souriant, comme si elle allait à un plaisir; il ne s'agit plus, en ce moment, que de cette pauvre créature de bon Dieu qu'il voudrait bien nous permettre de ramener à la santé!

Certes, Marion était déjà dans l'admiration la plus respectueuse, la plus tendre, vis à vis de la duchesse de Ponte-Navo; mais quand elle vit avec quelle bonté, quel dévouement, quelle expérience surtout, quelle affection, quelle délicatesse dans les soins les plus intimes, elle se prodigait tout de suite à la petite malade, elle dit: — C'est bien vous qui en êtes une créature de bon Dieu!

— Sa jalouse affection s'échappait presque. Elle n'était plus qu'une aide, qui ne demandait qu'à obéir.

— C'est que rien n'est plus atroce que ces maladies, où la volonté humaine a disparu, où il n'existe plus, sur une couche, trop souvent assouplie, que notre pauvre animalité succombant à toutes les débâcles... — Et c'est pour cela surtout que Marion avait délaissé qu'elle entendait soigner son amie à elle

seule; sûrement Frinette ne voudrait pas, plus tard, avoir été touchée par d'autres que par elle... Mais elle s'apercevait qu'elle y était inhabile, tandis que la duchesse avait tout de suite comment s'y prendre pour toutes choses, comment les accomplir avec une telle adresse, que la malade, qui opposait toujours, instinctivement, une résistance à Marion, se laissait lever, remuer, reconcher sans plainte, dès que c'était la duchesse qui la soignait.

Et non seulement celle-ci accomplissait les besognes les plus répugnantes, sans montrer ombre de dégoût, mais elle en souriait, comme une maman avec ses petits!... — Et vous faites tout cela, madame la duchesse! s'écriait Marion. — Oui!

Et, ces petites besognes achevées, elle s'ajoutait, avec une telle protection sur la joue de Marion: — N'en faites-vous pas autant? — Mais moi... madame... je suis son amie... presque une sœur.

— Eh bien, pour moi, tous les petits malades... les jeunes filles surtout... sont comme mes enfants! — C'est que vous faites toujours exactement ce qu'il faut, vous... sans hésiter... — Parce qu'on m'a appris...

parce que j'ai l'expérience... que je suis une mère de grand nombre d'enfants... une grand-mère de tant de petites enfants!

Enfin, avec cette autorité, devant laquelle Marion s'inclinait avec quelque chose de religieux, elle finissait par obtenir que la brave fille se reposât.

— A la condition, madame, que vous vous reposerez à votre tour! — Naturellement, mademoiselle... quoique les vieilles femmes comme moi aient besoin de si peu de sommeil!

Ce dont elle avait besoin, par-dessus tout, c'était de se trouver quelques heures seules, absolument seule, en face de cette enfant... qui tenait peut-être tout le secret de sa vie!

Ce fut la troisième nuit seulement qu'elle eut ces heures tant désirées.

Marion dormait dans un coin de la chambre. La directrice, après s'être assurée que madame la duchesse ne manquait de rien, était rentrée chez elle.

La duchesse s'agenouilla alors devant le lit et, prenant la main brûlante de Frinette, la baisa de toutes ses forces, puis la mit à côté de la sienne.

— Francis, murmura-t-elle, prétend qu'il me retrouverait en elle... comme il la retrouvait en moi... Et la comparaison de leurs mains le lui disait aussi: c'était

bien la même forme, le même poignet, la même finesse de doigts... Seulement, ceux de Frinette étaient un peu déviés et l'un d'eux tout abîmé de piqûres d'aiguilles.

Relevant légèrement la manche de sa chemise, elle compara leurs bras... Puis, s'étant munie d'un miroir, elle étendait sa tête sur l'oreiller à côté de la tête de Frinette... et elle regardait leurs deux visages en même temps...

Francis avait raison: si les traits n'étaient pas absolument semblables, il y avait entre eux une parenté évidente... cet air de famille qui se transmet à travers des générations... A ce moment, Frinette eut besoin de soins intimes, à la suite desquels la duchesse dut la changer de lit.

Jusqu'alors Marion avait toujours été auprès d'elle quand il fallait prendre ce soin... et, d'autre part, elle n'osait pas, devant son amie, se livrer à cet examen, cette enquête... En ce moment elle le pouvait.

Et dans les quelques instants où elle eut ce corps demi-nu entre les bras, il lui sembla vraiment qu'elle se voyait en sa jeunesse, alors que, malgré ses vingt ans bien passés, on lui donnait, à elle aussi, tout juste les dix-huit ans que l'on attribuait à Frinette.

Elle était encore sous l'émotion si profonde que produisaient en

elle ces constatations, lorsque la malade eut un cri de détresse, puis se mit à sangloter.

Et, tandis que la duchesse la reconvoit, la reconchait, elle murmura: — A quel bon me faire encore du mal, monsieur Francis!... Pourquoi me dire toujours que vous m'aimez... puisque cela n'est pas possible, que vous fâchez de moi votre femme?... — Jusqu'à cette nuit, le délire de Frinette avait été somolent... elle disait des choses sans suite, sans presque de sens... Après ces quelques mots, elle bredouilla l'encre des choses inconcevablement; mais la duchesse l'avait baisée au front, elle la repoussait énergiquement et produisait d'un ton presque indigné: — C'est très mal, ce que vous faites là!... Vous abusez de votre situation... de ma faiblesse... de cet amour si grand que je n'ai pas en vous acher... mais qui m'impose un devoir encore plus grand... Le futur duc de Ponte-Navo ne peut pas briser sa vie... Ce serait comme un déshonneur pour vous... Et quelle peine pour tous les vôtres... pour votre mère!... Non, non! Je ne veux pas... Je vous interdix de faire aucune tentative... C'est entre nous seuls que cela se sera passé... Vous ne m'oublierez jamais, dites-vous!... Je ne vous demande pas